

Toni Morrison

MATHIEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

23 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Champ d'horreurs

Toni Morrison marche dans les pas d'un jeune Noir traumatisé dans l'Amérique ségrégationniste des années 1950.



Un vétéran de la guerre de Corée, Frank Money, Afro-Américain de 24 ans démobilisé depuis un an, entreprend une traversée des Etats-Unis d'ouest en est pour rentrer chez lui, dans le bled du sud cotonnier où il a passé sa jeunesse : Lotus, Géorgie. Le lieu est en réalité celui d'une enfance terrorisée, qu'il a fui en s'engageant dans l'armée et où il espérait ne plus jamais devoir remettre les pieds. Mais ce qui l'appelle là-bas est une urgence : sa sœur Cee, de quatre ans sa cadette, celle qu'il tentait de protéger de la violence du dehors, liée à son sexe et à la couleur de leur peau, autant que de l'oppression domestique – la fillette était le souffredouleur de sa grand-mère, chez qui la famille pourchassée s'était réfugiée –, est en danger. C'est une odyssée routière et ferroviaire dangereuse à travers un pays où règne encore une stricte ségrégation légale, où avoir l'audace ou l'inconscience de commander un simple café à un kiosque de gare réservé aux Blancs peut vous valoir un lynchage en règle... Le garçon n'a pour seule possession que sa médaille militaire. Au début du roman, il s'échappe pieds nus de

l'hôpital psychiatrique où il a été conduit pour des motifs dont il ne se souvient pas. Il vient d'être quitté par Lily auprès de qui, aidé aussi par l'alcool, il avait retrouvé un semblant de paix, et est recueilli par un révérend méthodiste. De Portland (Oregon) à Chicago et au-delà, il ne peut compter ensuite que sur des soutiens de passage et sur les adresses réunies dans le « guide de Green » qui recensait, à l'époque, les endroits où les Noirs en voyage pouvaient faire étape sans risquer d'être refoulés.

Dans un montage parallèle, le récit du destin tragique de Cee s'intercale aux escales du trajet de retour de Frank, tandis que la voix intérieure du jeune homme livre sa propre version. Le traumatisme mental de celui qui a vu, commis et refoulé trop d'horreurs, la culpabilité du survivant rentré *sain et sauf* quand ses deux amis d'enfance sont tombés au champ d'honneur, prennent la forme d'hallucinations harcelantes. Le seul domicile fixe de Frank, sa tête, est une maison hantée.

Ramassée dans une forme brève et dense, cette *novela* donne à lire en concentré toute la puissance stylistique et indirectement politique de la prose de Toni Morrison. Ici encore, la hauteur de

vue, l'analyse sans manichéisme ni angélisme que le prix Nobel de littérature 1993 développe à travers sa description des rapports entre races, classes, genres (chaque catégorie n'offrant jamais chez l'auteur de l'inoubliable *Beloved* une grille de lecture univoque), hissent l'histoire d'un jeune Noir dans ces féroces années 1950 vers une fable sur la condition humaine. Qu'est-ce qu'être homme ? Ce « mé-

tier » que, questionné par Frank, un enfant de 11 ans, privé de l'usage d'un bras après s'être fait tirer dessus par un policier en pleine rue, affirme vouloir exercer quand il sera grand ? Comment faire sa place dans une société abusi-

vement agressive qui vous veut asservi ou mort ? Pour chacun, c'est une route de rédemption qui est aussi géographique qu'intime, aussi socio-historique que morale. Un combat pour parvenir à doser souvenir et oublier. Pour que des hommes traités comme des chiens restent debout comme des hommes.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Ramassée dans une forme brève et dense, cette novela donne à lire en concentré toute la puissance stylistique et indirectement politique de la prose de Toni Morrison.

Toni Morrison

Home

CHRISTIAN BOURGOIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE LAFFERRIÈRE
TIRAGE : 25 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 154 P.
ISBN : 978-2-267-02383-1
SORTIE : 23 AOÛT



30 AOÛT > ROMAN Italie

Deux fils de leur père

Avec *Inséparables*, **Alessandro Piperno** signe la seconde partie d'un roman entamé avec *Persécution*.



L'année dernière, l'un des meilleurs romans étrangers de la rentrée littéraire était sans conteste *Persécution* (Liana Levi) d'Alessandro Piperno. Un livre féroce et brillant, qui fut d'ailleurs couronné par le prix du Meilleur livre étranger

2011. Il s'agissait là de la première partie d'un vaste ensemble intitulé *Le feu ami des souvenirs*. Où l'on suivait, au milieu des années 1980, la chute d'un certain Leo Pontecorvo.

Rejeton d'une riche famille juive de Rome, il se révélait être un grand médecin, un homme bon, le mari dévoué de Rachel et le père de deux garçons à peine entrés dans l'adolescence, Filippo et Samuel. Sa respectabilité se trouva mise en pièces par une « répugnante affaire judiciaire » : Leo était accusé d'avoir échangé des lettres avec la petite fiancée de l'un de ses fils, âgée de 12 ans, et de l'avoir violée...

Inséparables, la seconde moitié de l'ambitieuse création de l'Italien, est à la hauteur de nos espérances. La parole est cette fois donnée aux fils de Leo, désormais adultes. Au début du roman,



Alessandro Piperno

PHILIPPE MARSSAS/OPALE/IANA LEVI

l'aîné, Filippo, a 39 ans. Séducteur, sujet à des pulsions sexuelles permanentes, il forme un couple « bizarre », un couple « d'excentriques détraqués », avec Anna Cavaleri. Fille d'un millionnaire, il s'agit là d'une actrice qui sillonne le show-biz depuis l'âge de 15 ans – lorsqu'elle participait en maillot de bain une pièce à une émission de télévision –, et impose parfois à son cher et tendre une « grève du sexe ». Docteur en médecine, celui-ci a réalisé un dessin animé présenté au Festival de Cannes, *Hérode et ses petits-enfants*, qui lui a valu de figurer en couverture

des *Inrockuptibles*, présenté comme « le nouveau Rossellini », et de connaître un énorme succès. Le cadet, lui, se prénomme Samuel, mais tout le monde l'appelle Semi. A 37 ans, il vit depuis quinze ans avec Silvia qui travaille dans un cabinet juridique. Longtemps *senior advisory manager* à la Citybank de New York, il est désormais associé minoritaire dans l'entreprise florissante d'un négociant en coton. Outre Silvia, Semi a entamé une relation « ultrasécète et névrotique » avec Ludovica. Une fille de 21 ans engagée ailleurs, « belle à couper le souffle, élégante et éthérée comme une héroïne de comédie musicale »... Depuis son apparition fracassante avec un coup d'essai virtuose intitulé *Avec les pires intentions* (Liana Levi, 2006, repris en Folio), on sait qu'Alessandro Piperno est l'écrivain du tourment. On

ne s'étonnera donc pas que le film de Filippo irrite les islamistes intégristes, ou que Semi se retrouve avec un pistolet pointé sur les testicules. Quant au lecteur, ravi, il ne peut qu'applaudir des deux mains la maîtrise du Philip Roth transalpin.

ALEXANDRE FILLON

Alessandro Piperno
Inséparables

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR

FANCHITA GONZALEZ BATLLE

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 450 P.

ISBN : 978-2-86746-625-0

SORTIE : 30 AOÛT



9 782867 466250

27 AOÛT > ROMAN Italie

Un adieu libyen

D'un côté à l'autre de la Méditerranée, en Libye et en Sicile, deux familles conduites à l'exil éprouvent le poids tragique de l'Histoire. C'est le bouleversant nouveau roman de **Margaret Mazzantini**.



D'un côté, il y a la guerre. De l'autre, un pays en crise. Et au milieu la Méditerranée.

La guerre, c'est celle, civile, qui l'an dernier déchira la Libye. Celle qui confond villes et villages et champs de bataille, qui tue les pères et jette dans l'exil les mères et leurs enfants. Omar est mort, simple victime de s'être trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Sa femme, Jamila, et son petit garçon, Farid, s'en vont. Ils traversent le désert qui sera pour eux comme un premier océan, et embarquent sur un bateau de fortune, avec la Sicile en guise de ligne d'horizon.



Margaret Mazzantini

A. MOGGI/ROBERT LAFFONT

De l'autre côté de la mer donc, c'est l'Italie. Vito, 18 ans, y épuise sa jeunesse, sans cause et sans espoir. Il est né dans le « talon de la Botte », mais sa mère Angelina, avec laquelle il vit, a vu le jour et passé les onze premières années de sa vie dans cette Libye qui fut italienne avant que, en 1970, un trop bel apprenti dictateur du nom de Kadhafi n'en expulse ses ressortissants au nom du panarabisme. Vito apprend ainsi que l'on peut parfois être endeillé de terres que l'on n'a pas

foulées, de chagrins qui ne furent jamais siens... En attendant, il promène sur les plages son mal de vivre, ramassant ça et là des débris échoués sur le rivage, interdit d'être ailleurs et incapable de se sentir vraiment ici... Margaret Mazzantini dit de son nouveau roman (le quatrième traduit en français), l'histoire de Farid, de Vito et de leur mère, qu'« il est né de la mer, l'unique, de [leur] "mare nostrum" ». Cousin direct d'un de ses livres précédents, *Venir au monde* (Laffont, 2010), qui déplaçait son sens inné du tragique vers les montagnes bosniaques, c'est avant tout un conte arabe, dont il a la

puissance d'évocation et la brièveté, c'est-à-dire un chant, une mélodie. Parmi les fées penchées sur l'écriture de Mazzantini, l'effet de sidération qu'elle procure, sans doute y a-t-il le Le Clézio de *Désert*, David Grossman ou Pasolini. A ces noms, l'auteur ajoute ceux des grandes tragédiennes du siècle écoulé, « la » Duras, « la » Morante, Ingeborg Bachmann... Mais la beauté cristalline de *La mer, le matin*, comme ourlé d'inquiétude, est bien la propriété singulière de Margaret Mazzantini. Si celle-ci s'avoue « amie de la sensation et ennemie résolue de la psychologie », on ne peut s'empêcher de penser que celle qui fut comédienne (elle forme avec son mari, l'acteur Sergio Castellitto, le couple le plus « trendy » du moment en Italie) avant de s'accepter romancière a gardé de son interprétation d'*Antigone* le sens, et peut-être le goût, du tragique. Ce livre, sur lequel pèsent les ombres de l'angoisse et du mouvement, en est la plus éclatante des démonstrations.

OLIVIER MONY

Margaret Mazzantini
La mer, le matin

ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR DELPHINE GACHET

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-221-13139-8

SORTIE : 27 AOÛT



9 782221 131398

22 AOÛT > PREMIER ROMAN Italie

Walter désire

Un professeur d'université, homosexuel et métaphysicien, cherche dans les bras de culturistes à dissoudre jusqu'au sens de sa vie. Le premier roman fascinant de l'Italien **Walter Siti**.



Si Proust vivait encore, peut-être écrirait-il *Leçons de nu*. Swann y aurait les traits d'un professeur toscan hantant les gymnases, Odette de Crécy ceux d'un culturiste italien volontiers versé dans la pornographie gay, la Belle Époque serait désormais celle des années 1980, mais l'affirmation folle et vaine de la liberté individuelle prendrait les mêmes chemins du chagrin, du désir et de la mélancolie... Reprenons. Il était une fois Walter Siti, un critique littéraire, né à Modène en 1947, dont la clairvoyance, l'autorité, son intimité féconde avec les textes, ses travaux sur Sandro Penna ou Montale, l'édition des œuvres complètes de Pasolini établie sous sa direction, avaient érigé une image marmoréenne de *primus inter pares* des lettres italiennes. Or voilà qu'en 1994, à un âge où ce genre de facéties n'est plus de mise, Siti écrit et publia un roman (huit autres ont suivi depuis). *Leçons de nu* narrait les aventures sexuelles, amoureuses,

poétiques et politiques d'un professeur que fascine à l'infini le corps modelé des culturistes, et comment sur ses rivages trop fugacement heureux viennent s'échouer avec lui les rêves de sa génération. On cria alors beaucoup au scandale, un peu à l'imposture et parfois au génie. Dix-huit ans et une première traduction en français plus tard, soyons assurés que ce livre est en effet bel et bien scandaleux ; et qu'il l'est avec une élégance peu commune.

Polyphonique et kaléidoscopique, usant de la langue comme son narrateur use des corps, si ce livre est si monstrueusement beau, grâce doit en être également rendue à la traduction de Martine Segonds-Bauer. Ce fascinant objet littéraire non identifié est un hymne à la joie (et d'abord celle douloureuse de la perte), à la nuit et à la lumière, un chant lyrique et profane, un requiem pour la liberté enfuie où le désir est moins émancipateur qu'instrument de pouvoir. Est-ce ainsi que les hommes s'éteignent et puis s'éteignent ? **O. M.**

Walter Siti

Leçons de nu

VERDIER

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR MARTINE SEGONDS-BAUER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 28,50 EUROS ; 672 P.

ISBN : 978-2-86432-661-8

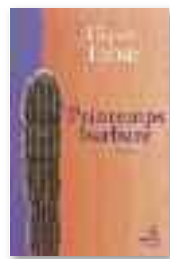
SORTIE : 22 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Le cauchemar climatisé

Journaliste au *New York Times*, **Hector Tobar** publie *Printemps barbare*. Un roman où il étudie la fracture sociale aux Etats-Unis.



Né et établi à Los Angeles, Hector Tobar est journaliste au *New York Times*, où il donne chaque semaine une chronique. Son travail sur les émeutes dans la cité des Anges lui a valu de recevoir en 1992 le prix Pulitzer. Après *Tattooed Soldier*, à paraître ultérieurement chez Belfond, il a signé un deuxième roman, *Printemps barbare*.

Programmeur, Scott Torres met au point des logiciels. Ce « demi-Mexicain » est marié depuis douze ans à Maureen Thompson. Une Nord-Américaine ambitieuse, à la peau crémeuse et à l'air perpétuellement sérieux. Le couple a trois enfants – deux garçons, Brandon et Keenan, et une fille encore bébé, Samantha – et habite une maison sur une colline dominant l'océan en Californie du Sud. Les Torres-Thompson ont connu quelques revers financiers au point de devoir se séparer de certains domestiques, dont Pepe, le jardinier musclé.

Ils ont toutefois gardé à leur service Araceli Ramirez. La bonne mexicaine prépare les repas, tout en étant « responsable des salles de bains et de la cuisine, des aspirateurs et des torchons, de la lessive et de la salle de séjour ». Femme intelligente qui a pas mal bourlingué, Araceli regarde ses patrons évoluer et se disputer. Un jour, monsieur en vient même à frapper madame, à la jeter à terre. Après les fracas et les hurlements, Maureen décide de prendre la fuite avec sa fille, tandis que Scott part de son côté. Araceli, elle, se retrouve alors seule avec les deux garçons... Hector Tobar a manifestement enquêté sur le monde qu'il décrit ici. On serait étonné que le très efficace et bien mené *Printemps barbare* ne soit pas rapidement adapté à l'écran, tant le journalisme a adopté une construction cinématographique et met en scène des personnages solidement taillés. Le Paul Haggis de *Collision* ou l'Alejandro González Iñárritu de *Babel* et de *21 grammes* en feraient à coup sûr un film à grand succès. **AL. F.**

Hector Tobar

Printemps barbare

BELFOND

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE FURLAN

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 480 P.

ISBN : 978-2-7144-5083-8

SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > PREMIER ROMAN Allemagne

A l'Est, du nouveau



La RDA continue d'être un formidable territoire pour l'imaginaire. Pensez, une dictature allemande sans nazis ! Dans l'après-guerre, elle apparaissait comme un modèle du système communiste. On sait ce qu'il

en fut... Dans ce roman qui s'est vendu à plus de 350 000 exemplaires en Allemagne, **Eugen Ruge** reprend l'histoire sur trois générations, la durée à peu de chose près de la RDA, d'une famille russo-allemande.

Il y a les grands-parents exilés au Mexique pendant la Seconde Guerre mondiale, qui reviennent bâtir le socialisme dans les années 1950. Et puis Kurt, le père historien, avec Irina, son épouse d'origine russe, qui parle toujours aussi mal la langue de Goethe. Enfin, Alexander, le fils qui retourne au Mexique à la recherche d'une trace depuis longtemps effacée.

Eugen Ruge utilise une écriture au cordeau pour dire la décomposition d'un monde, d'une



TOBIAS BOHM/LES ESCALES

famille, d'une vie. *Quand la lumière décline* est un roman crépusculaire, avec des scènes plus vraies que nature et où il est souvent question de comichons, la cucurbitacée reine des pays de l'Est.

Cet ancien mathématicien a du talent pour raconter ces espoirs balayés et ces rêves évanouis. Il est né dans l'Oural en 1954. En 1988, un an avant la chute du Mur, il passe à l'Ouest et se consacre à l'écriture, comme traducteur du russe et pour ce premier roman, qui s'inspire largement de son histoire familiale. Il fut acheté par Les Escales, la maison littéraire du groupe First-Gründ, à la Foire du livre de Londres de 2011, avant qu'il ne remporte le Deutscher Buchpreis, l'équivalent du Goncourt outre-Rhin. On parle de lui comme d'un « Alexis Jenni allemand ». C'est un peu mieux que cela...

LAURENT LEMIRE

Eugen Ruge

Quand la lumière décline

LES ESCALES

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR PIERRE DESHUSSES

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 22,95 EUROS ; 432 P.

ISBN : 978-2-36569-012-6

SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > PREMIER ROMAN Italie

Rebelle, rebelle

Un premier roman déchiré, où la révolte adolescente prend les formes les plus inattendues.



Originaire de Catane, Sicile, **Viola Di Grado** a 24 ans. Elle vit à Londres, où elle étudie la philosophie orientale. Paru en 2011 chez Edizioni E/O, l'un des éditeurs romains les plus novateurs d'Italie, son premier roman, *Settanta acrilico trenta*

lana, a suscité un engouement générationnel. L'héroïne, Camelia Mega, étant perçue comme le symbole du mal-être de toute une jeunesse européenne à la fois déracinée, précarisée, paupérisée, privée de repères. Le roman, déjà traduit dans plusieurs langues, a reçu quelques prix littéraires, dont le prestigieux Campiello Opera Prima.

Comme Viola, Camelia est d'origine italienne. Elle a vécu ses premières années à Turin, bienheureuses, entre son père Stefano, journaliste, et sa mère Livia, une flûtiste anglaise. Puis la famille a migré vers Leeds, la ville de l'hiver éternel. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, l'infidèle Stefano s'est tué dans un accident de voiture avec sa maîtresse. C'est la gamine qui a découvert les corps. Depuis, Livia, très pertur-



FRANCESCO RUGGERI/SEUIL

bée, vit comme une morte, ne travaille plus, ne parle plus, reste claquemurée en pyjama dans leur maison délabrée de Christopher Road, un coin sordide de la ville.

Courageusement, l'adolescente fait face au quotidien, remplace sa mère démissionnaire. Mais elle présente certains troubles : outre qu'elle sèche ses cours, elle passe son temps au cimetière à guillotiner des fleurs ! Puis, un jour, elle trouve dans une poubelle près de chez elle des vêtements bizarres, comme conçus par un couturier psychotique. Elle s'en empare, les saccage et les recompose à sa façon, et s'en habille.

C'est à cause de cette curieuse manie qu'elle va rencontrer deux jeunes Chinois, des frères, aussi beaux l'un que l'autre. L'un, Wen, fait tourner les affaires familiales, et donne des cours de chinois.

Il propose à Camelia, entrée dans sa boutique plus ou moins par hasard, de reprendre cet enseignement, qu'elle avait commencé puis abandonné. Elle est bien amoureuse de son prof, mais lui se refuse à elle. En revanche, son frère Jimmy, lui, accepte avec joie ses avances. Ils iront s'aimer tous les mercredis sur la plage de Scarborough, en secret. Jimmy est un garçon un peu bizarre, c'est lui qui confectionne les vêtements « destroy » dont Wen se débarrasse le plus loin possible.

Tout le talent de Viola Di Grado, qui fait parler son héroïne à la première personne, réside dans les rebondissements qu'elle invente et lui impose. Chaque fois que Camelia sort la tête hors de l'eau, un désastre survient : Wen se refuse toujours, Jimmy la plaque. Quant à Livia, elle se met à revivre grâce à la photographie et à son beau professeur, Francis. Tout en ignorant complètement sa fille.

La jalousie, la frustration, l'injustice peuvent mener la plus douce des créatures aux extrêmes. A fortiori une ado italienne rebelle.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Viola Di Grado

**70 % acrylique
30 % laine**

SEUIL

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-02-105743-0

SORTIE : 23 AOÛT



9 782021 057430

22 AOÛT > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Le piéton de Manhattan

Premier roman d'un Américano-Nigérian prometteur, qui dessine la topographie mentale d'un jeune médecin africain errant dans les rues de New York.



« Tant de gens... Qui eût dit que la mort eût défait tant de gens », s'exclame le poète dans *La Terre vaine* de T. S. Eliot, voyant la foule se déverser sous le Pont de Londres. C'est le même éclair de lucidité qui frappe le narrateur new-yorkais d'*Open*

city, le roman de l'Américano-Nigérian Teju Cole. Le piéton observe le flux des individus s'engouffrer dans le métro de la Grosse Pomme, comme tant de vies anonymes dévorées par le Léviathan de la métropole : « *Je trouvais perpétuellement bizarres ces quantités de gens se précipitant dans les lieux souterrains et j'avais l'impression que toute la race humaine se ruait, mue par un étrange instinct de mort, dans des catacombes mobiles.* » Ayant depuis peu rompu avec sa petite amie Nadège, Julius, jeune médecin d'origine africaine, arpente les rues de Manhattan, à travers blocs d'immeubles et stations de subway, dans « *une progression sans but* ».



Teju Cole

L'auteur, né en 1975 au Nigeria et vivant aux Etats-Unis depuis 1992, qui est également photographe et spécialiste d'art néerlandais, a l'œil et cette acuité visuelle se traduit dans les pages de ce premier roman. Teju Cole dessine rien de moins qu'une topographie de « *la ville ouverte* » où erre son héros. Comme dans la photo d'Atget ou la peinture de Hopper, ce qui importe avant tout est l'atmosphère, ces digressions comme autant de cadres insolites qui expriment la

grande solitude urbaine : tel voisin croisé au sortir de son appartement vient de perdre sa femme, tel taxi noir établit une espèce de fausse connivence.

Rencontres fortuites dans New York et réflexions intimes se mêlent : son ancien professeur de littérature anglaise médiévale, qui l'avait pris sous son aile à son arrivée en Amérique, lui annonce un cancer ; le Dr Gupta, un hôte d'origine indienne, se révèle anti-Noir après que toute sa famille a été expulsée d'Ouganda par le sanguinaire Idi Amin. Dans ce long travelling extérieur, Cole fait encore fondre des souvenirs d'Afrique de Julius – sa grand-mère « oma » qui a nourri son imaginaire d'enfant

avec des légendes Yoruba ; des images de la violence d'un attentat à Basra. Mais dans ce *Manhattan transfer* revisité, il se dégage une vraie réflexion sur l'humanité et l'empathie : Julius avait été séduit par la démarche claudicante de Nadège. SEAN J. ROSE

Teju Cole

Open city

DENOËL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR GUILLAUME JEAN MILAN

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-207-11250-2

SORTIE : 22 AOÛT



9 782207 112502

NOS COLLABORATEURS ÉCRIVENT

6 SEPTEMBRE > ROMAN France

Une place à l'ombre

Dans son quatrième livre, **Fabienne Jacob** offre passé et corps à un fils de harki.



Elle prend le large, l'amie Fabienne. S'aventure en terres étrangères. S'éloigne des territoires mosellans de l'enfance où vivaient les héroïnes de ses deux romans précédents *Des louves* (Buchet-Chastel, 2006) et *Corps* (Buchet-Chastel, 2010, Folio, 2012). Elle assèche l'humidité douce de sa chère Lorraine à l'aridité du djebel constantinois. Et, sous la couverture de la « Blanche », ce ne sont plus des femmes mais un homme qu'elle déshabille de son regard, qui sait lire sur et dans les corps. Tahar l'Algérien se meurt dans un hôpital français, loin du pays quitté en 1962 à 15 ans, « sur les bons conseils du colon Vialet ». Après, ce fut une vie d'Arabe en France, d'assimilé, loin de l'Algérie : labeur et humiliation. Avant, personne ne sait. Autour de son lit, veillant son coma, sa femme, son beau-père le chrétien et son fils Pierre, qui ne parle pas. Dans le couloir, le Lorrain Becker qui a eu 20 ans dans le Constantinois, le seul qui ait connu le Tahar d'avant le bateau pour Marseille. Car du pays abandonné, les trois autres n'ont jamais rien su.

Fabienne Jacob fait parler ce silence des origines. *L'averse* est une sépulture de poésie sensuelle pour un traître. Pas un traître flamboyant, non. Juste un jeune garçon de la campagne algérienne, le fils aîné d'Ali le harki, « le meilleur élève des neufs musulmans de la classe mixte », un enfant qui a choisi le camp des Français. Se condamnant à la solitude d'une double peine. « *La marque des véritables traîtres est la double honte : devant ceux qu'ils ont trahis, et devant ceux pour qui ils ont trahi.* »

De la Lorraine à l'Est algérien, le corps que la romancière continue de mettre à nu en l'enveloppant de mots caressants et crus, reste notre seul contact vrai avec le monde, du début à la fin. L'abri où font nid l'orgueil, le manque, la peur, la honte, le désir, même la guerre quand le corps est alors « en état de siège permanent »... Et que l'on soit une grand-mère dans un pays écrasé de soleil ou une future veuve dans une province de pluie, on peut espérer atteindre l'âme des êtres aimés en respirant leur odeur, dans le cou.

V. R.

Fabienne Jacob

L'averse

GALLIMARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 12,50 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-07-013783-1

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782070 137831

3 SEPTEMBRE > ROMAN France

Apocalypse now

Manuel de survie, quand les zombies déferleront sur le monde.



Pit Agarmen est le pseudonyme que s'est choisi l'écrivain français **Martin Page** afin de bien marquer la différence entre le reste de ses livres et celui-ci. Une espèce de parabole gore et inquiétante, dans la lignée de Mary Shelley et de son *Frankenstein*, de Bram Stoker et de son *Dracula*. L'humour en plus. Le narrateur de cette histoire est un auteur de romans de gare loin d'être des best-sellers. Un jour, il est invité par une amie à une soirée parisienne, bien arrosée. Le lendemain, il se réveille dans la chambre qui servait de vestiaire. Laquelle aurait dû se trouver vide. Or, les manteaux et les sacs des invités y sont encore. Lorsqu'il émerge, il découvre un triste spectacle : tous les invités ont été massacrés, tronçonnés, dévorés. Et, quand il se rend sur le balcon, il aperçoit sur le boulevard tout proche des hordes de morts-vivants, atrocement mutilés, défigurés, où il distingue quelques personnes de connaissance. Il comprend en un instant la situation : les zombies ont déferlé sur le monde. Et tout être mordu rejoint l'armée des ombres. Il comprend aussi qu'il doit à tout prix se pro-

téger pour survivre. Après avoir accompli un grand ménage nécessaire, il inventorie les ressources de l'appartement et s'y claquemure. Pendant cinq mois, il assiste du haut de son balcon, ou bien des toits où il recueille l'eau de pluie vitale, à des massacres. Lui-même, ayant opportunément trouvé des armes, devient expert pour flinguer les zombies en pleine tête. Dans son âme de Robinson, il y a de la haine, bien sûr, mais aussi de la dignité : il ne doit pas se laisser aller. Pour s'occuper, il cultive un rosier, nourrit les oiseaux et écrit un roman. Un bon, celui-là, dont, en proie à quelques bouffées délirantes, il hurle des pages entières à ses prédateurs, interloqués et impuissants. A d'autres moments, il noue avec eux une relation presque amicale : avec Richard et Catia, un couple de zombies, il échange de petits signes de connivence...

Pit Agarmen a réussi son coup : son roman est captivant, angoissant et drôle à la fois. Il peut basculer dans l'apocalypse ou se terminer bien. L'écrivain seul dispose du *final cut*. J.-C. P.

Pit Agarmen

La nuit a dévoré le monde

ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 228 P.

ISBN : 978-2-221-13286-9

SORTIE : 3 SEPTEMBRE



9 782221 132869

22 AOÛT > ROMAN France

Le doux à mère



Si on a bien compris, voici quelque temps, **Christian Estèbe** est devenu orphelin. Sa mère, après son père quelques années auparavant, est morte. Pour un écrivain, c'est parfois une aubaine. Pour un fils, ce

n'est pas rien non plus. L'histoire de la littérature est pleine de ces pas de tango indécis entre le soulagement et le chagrin. Et là, Estèbe, qui écrit depuis toujours, publie depuis trente ans (premier roman, *Piano bar* chez Luneau Ascot, 1982) et a passé l'âge où l'on envisage sans gêne de s'accrocher aux jupes de sa mère, va danser avec une grâce qu'on ne lui connaissait pas. Cela s'intitule *La gardienne du château de sable*. C'est un roman puisque chaque vie en est un que chaque mort éclaire. C'est déchirant de tristesse, de douceur, de précision enfiévrée par le chagrin.

Donc, cette nuit-là, sa mère est morte. Enfin, pense-t-il d'abord. C'est moins l'âge de la défunte (83 ans) qui lui inspire ce terrible sentiment que le poids que firent peser sur sa vie la violence et l'amour de cette femme. Elle

Christian Estèbe



DR/FINITUDE

va enfin pouvoir reposer en paix. Elle ne sera peut-être pas la seule. Et puis non. Il faut toujours renouer le fil de cette conversation interrompue où l'imprécation et l'injure tenaient lieu d'effets de rhétorique. Essayer malaisément de comprendre la cohérence secrète qui lie la jeune femme, au physique un peu ingrat, en robe et socquettes blanches, que nous révèle la photographie de couverture du livre, avec cette petite morte dont nul ne veut plus, pas même la faculté des sciences. Ce sale et merveilleux boulot, c'est son fils, dont elle aurait tant voulu qu'il devienne prêtre et qui se fait reconnaître comme écrivain, qui le fera. Le ménage chez les autres, les passes chez soi, l'horizon obscur d'une existence entre HLM et maison de retraite, tout défile. Tout passe, tout glace, c'est la vie des pauvres gens. Comment ils aimèrent, pourquoi ils moururent. Pour que parfois un livre comme celui-là existe. o. m.

Christian Estèbe

La gardienne du château de sable

FINITUDE

TIRAGE : 1 800 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-36339-014-1

SORTIE : 22 AOÛT



9 782363 390141

22 AOÛT > ROMAN France

Picaresques arabesques

Mathias Enard raconte avec une verve gouailleuse les pérégrinations d'un Marocain de Tanger à Barcelone, aux prises avec la réalité de l'immigration clandestine.



On connaît la relation singulière qu'entretient Mathias Enard avec la langue, les langues. Polyglotte, il connaît l'arabe et le persan : il a traduit un classique de la satire iranienne, *Epître de la queue* de Mirzâ Habib Esfahâni (Verticales, 2004).

Tous ses livres révèlent son goût pour la plasticité de l'écriture, ses mille possibles jeux. Le virtuose *Zone* (Actes Sud, prix Décembre 2008 ; prix du Livre Inter 2009), sur les misères de la guerre, était une seule phrase qui se déploie en volutes de souvenirs ; *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* (Actes Sud, 2010) une fantaisie orientaliste où Michel-Ange se retrouve l'hôte de sultan ottoman ; récemment, avec *Le pays de l'alcool et de la nostalgie* (Inculte 2011, repris en Babel), c'est le lyrisme de *La prose du Transsibérien* de Cendrars qu'il revisite au travers d'un trio amoureux. Dans son roman de rentrée, *Rue des voleurs*, Mathias Enard réunit les deux rives de la Méditerranée, deux lieux de prédilection – le monde arabe et l'Espagne, où il vit.



Mathias Enard

Lakhdar est un jeune Tangérois d'à peine 20 ans, aspirant à la liberté, liberté d'action et tout d'abord de mœurs. Découvert en train de fricoter avec sa cousine Meryem, il est chassé du foyer et se retrouve à la rue. Ainsi commencent ces aventures au ton picaresque et à la verve à la fois gouailleuse, façon série noire, et empreinte de littérature classique arabe. Dans son malheur, le hasard lui sourit quand même : il trouve un ami dans la galère comme lui, Bassam ; l'amour en la personne d'une Barcelonaise étudiante d'arabe, Judit ; et un job grâce à un expatrié français qui a une entreprise de saisie de texte (il est moins cher de faire saisir par

des « locaux » les *Mémoires* de Casanova ou des annuaires d'Anciens combattants que de les faire scanner). Mais le hasard est une fleur fragile : Judit est repartie, et Bassam qui s'islamise à vue d'œil a disparu depuis l'attentat de Marrakech... Quant au boulot, il est abrutissant. Lakhdar le quitte et rejoint l'équipage d'un ferry qui sillonne entre Tanger et Algésiras. *L'Ibn Batouta* est bientôt en rade car la compagnie ferroviaire, criblée de dettes, est en cessation de paiements, et voilà Lakhdar évadé en terres espagnoles. Notre héros travaille désormais chez un croque-mort dont le commerce consiste à rapatrier les corps de clandestins marocains noyés. Le morbide Señor Cruz, qui ne cesse de regarder des vidéos d'égolement d'otages, s'empoisonne, quelle aubaine ! Lakhdar part avec la caisse, direction Barcelone où habite Judit. Mais la suite n'est pas aussi rose, car Enard n'a pas écrit un conte de fées mais bien une chronique du réel où la jeunesse arabe, malgré son fameux « printemps », est aux prises avec les duretés économiques et les périls de l'islamisme radical. **SEAN J. ROSE**

Mathias Enard
Rue des voleurs
ACTES SUD

TIRAGE : 60 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 356 P.
ISBN : 978-2-330-01267-0
SORTIE : 22 AOÛT



6 SEPTEMBRE > ROMAN France

Cœurs croisés

Les destins de deux adolescents, que tout sépare en apparence.



Tout, à première vue, sépare Nathan et Goma. Un collégien d'Issy-les-Moulineaux, mal dans sa peau depuis la mort de sa mère. Et un gamin des rues du Caire, orphelin de père et chassé par sa mère, réduit, pour survivre, à ramasser des cartons. L'un,

afin d'échapper à un quotidien où rien ne l'intéresse, se fabrique de dangereux « rêves indiens » en pratiquant assidûment, et de plus en plus longtemps, le « jeu du foulard ». Tandis que l'autre, combattant de la révolution sur la place Tahrir, rêve de vivre dans un pays libre, démocratique, bénéficiant des mêmes richesses que ces touristes qu'il voit défiler dans sa ville. Ces deux-là n'auraient jamais dû se rencontrer. Mais **Alain Blottière**, *deus ex machina*, veille.

La famille de Nathan décide de partir quelques jours au Caire, emmenant Manon, sa copine. Bien sûr, il est content de partir avec Manon, qui semble attachée à lui, mais il se remet à peine d'un épisode qui le laisse désorienté : Raph, l'un de ses copains, lui a fait des avances explicites, et ils ont même partagé leurs plaisirs solitaires. Serait-il at-



Alain Blottière

tiré par les garçons ? Goma, lui, ne se pose guère ce genre de question. Il aime les filles, espère un jour se marier et avoir des enfants. Mais en attendant, l'accès hors mariage à l'autre sexe étant sévèrement condamné dans les sociétés musulmanes traditionnelles, il prend du plaisir avec Yacine, le « petit pédé blond » ramasseur de plumes, qui finira en martyr de la révolution.

Un jour, sur les bords du Nil, où Goma faisait ses ablutions, Nathan le croise et succombe à sa beauté. Ils se baignent ensemble, se sourient, se frottent. Rien de plus. Mais le jeune Français est troublé. Il offre au petit paria son bien le plus précieux, son téléphone. Cette scène, furtive et pudique, est chargée d'une grande puissance symbolique : pour Nathan, c'est un baptême, mais aussi un sacrifice, un don de soi, et plus rien ne sera comme avant.

A son retour, il se perdra de plus en plus dans son rêve, « indien » ou égyptien.

Goma, lui, fera l'amer constat que, révolution ou pas, les « hommes noirs », policiers ou soldats tortionnaires, n'ont pas disparu et que les pauvres sont toujours opprimés par les puissants. Pour oublier son chagrin, il ira voir la mer à Alexandrie, songeant à « Nata », son éphémère ami français, qui pense peut-être à lui de l'autre côté de la Méditerranée.

Le discret Alain Blottière partage sa vie depuis longtemps entre la France et l'Egypte, dont la civilisation, de l'Antiquité à nos jours, a irrigué toute son œuvre. On se souvient, par exemple, du beau roman *Si-Amonn* (Mercure de France, 1998). Cette fois, à travers les destins croisés de ses deux jeunes héros, il traite du choc des cultures, des relations tumultueuses entre les valeurs orientales et occidentales. Roman-parabole, mais aussi récit d'initiation, subtilement construit, les deux histoires parallèles finissent par se rejoindre, même pour un instant, au bord du Nil. **J.-C. P.**

Alain Blottière
Rêveurs
GALLIMARD

TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 15,90 EUROS ; 176 P.
ISBN : 978-2-07-013833-3
SORTIE : 6 SEPTEMBRE



30 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Trahisons d'amour

Premier roman d'un metteur en scène et dramaturge qui a su retraduire la tragédie de la guerre d'Algérie en une poignante fiction d'amour.



Petit, au catéchisme, Octavio avait été marqué par cette histoire de trahison – Judas livrant Jésus aux grands prêtres de Jérusalem pour quelques deniers. Jamais il n'a cru pourtant que la cupidité de l'Isariote fût le réel motif de sa forfaiture. Quelle est la raison profonde qui fait qu'on se dédie ou se déroge à son devoir ou à sa mission ? Le souvenir du baiser de Judas remonte à l'enfance à Oran, avant « les événements ». L'homme qui parle, dans ce premier roman de **Lancelot Hamelin**, a quitté l'Algérie alors française pour étudier en métropole. Mais au silence des bibliothèques il préférera le militantisme et l'engagement pro-FLN. Bien que « Français d'Algérie », il est pour l'indépendance, les idéaux ne transigent pas. Il aime pourtant cette terre qui le vit naître et accueille ses aïeux espagnols. Il y a laissé les siens, sa famille, et son amour de jeunesse : Judith, la fille des voisins juifs, honnis par son père antisémite. C'est à elle que ces pages sont adressées. *Le couvre-feu d'octobre*, c'est le livre des trahisons.



Quand il s'embarque pour la France, Octavio laisse Judith. Leur amour brûle mais rien n'a été consommé. Juste un baiser avant le départ, et un geste comme une promesse de troublante intimité. La jeune fille permet qu'on lui détache les cheveux : « J'avais été intrigué, et presque attristé, de voir le dégradé de leur couleur, la racine était noire à présent et la pointe était claire, presque blonde par leur contraste. Entre les deux extrêmes, il y avait toutes les nuances du temps. » A ce premier abandon de la part d'Octavio s'ajoute une trahison de la part de Judith, qui épouse le grand frère d'Octavio, policier et bientôt du côté de l'OAS pro-Algérie française... La trahison de l'aîné s'est passée bien avant, dans leur enfance quand, au lieu de le protéger, le frère fut le complice d'une brimade traumatisante du cadet. Mais

le sang est un lien inexorable qui ramène chacun chez les siens. Octavio, désormais fuyard (il refuse de servir « l'Organisation » sur le point de perpétrer un attentat) et atteint par la maladie, se réfugie chez son frère qui a été muté en France. Judith est là et a eu entre-temps un enfant.

Né en 1972, dix ans après les accords d'Evian, le metteur en scène et dramaturge Lancelot Hamelin a su traduire la matière dramatique de la guerre d'Algérie en une poignante mosaïque fictionnelle. Avec une saisissante justesse de voix, l'auteur redonne chair à un contexte historique chargé : conséquences du décret Crémieux de 1870 déclarant français « tous les Israélites indigènes des départements de l'Algérie » ; luttes fratricides entre le FLN et l'autre parti indépendantiste, le Mouvement national algérien de Messali Hadj ; rôle du PCF ; règlements de comptes sanglants ; répression policière ; imposition du couvre-feu... On ne laisse pas d'admirer cette façon d'emmêler le temps intime à l'implacable marche de l'Histoire – un livre qui trahit avant tout la tragédie des sentiments. S. J. R.

Lancelot Hamelin

Le couvre-feu d'octobre

L'ARPEUTEUR

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 21,50 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-07-013803-6

SORTIE : 30 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Joue-la comme Gardel

Dans la foulée du succès du *Club des incorrigibles optimistes*, Jean-Michel Guenassia démontre de nouveaux talents de romancier.



Après un roman policier remarqué en 1986, *Pour cent millions* (Liana Levi), Jean-Michel Guenassia avait longtemps laissé reposer sa plume. A la rentrée 2009, il était enfin réapparu, cette fois chez Albin Michel, avec un fort roman particulièrement réussi. Porté par un souffle évident, *Le club des incorrigibles optimistes* (repris au Livre de poche) lui valut alors d'entrer dans la liste des meilleures ventes et d'obtenir le prix Goncourt des Lycéens.

Fort heureusement, cet ancien avocat n'a pas attendu aussi longtemps que la première fois pour se remettre à l'ouvrage. Bonne nouvelle, *La vie d'Ernesto G.* est tout aussi emballant, sinon plus, que *Le club des incorrigibles optimistes*. Jo-

seph Kaplan avait 8 ans quand s'est arrêtée la Première Guerre mondiale. A Prague, où il a vu le jour, sa mère Teresa lui parlait indistinctement en français et en allemand, dansait avec lui dans le salon presque tous les soirs, avant d'être emportée par une pneumonie.

Le héros de Guenassia est donc élevé par son père, Edouard, médecin qui pouvait aller jusqu'à Vienne soigner les patients frappés par une épidémie de grippe. Juif pas très croyant, Joseph va être à son tour un étudiant en médecine impliqué et ouvert,



Jean-Michel Guenassia

bien que menant une vie dissolue. Bouleversé par la voix « aérienne et fraternelle » de Carlos Gardel, il aime avant tout danser et séduire les femmes, sans jamais s'attacher. Externe à Paris dans le service de pathologie infectieuse de l'hôpital Bichat, il rencontre Ernest, qui a été le chauffeur de Gardel lors de ses séjours à Paris.

Mais aussi une Vivianne aux si beaux cheveux, qui sent le mimosa ou le jasmin, « une odeur de Méditerranée, d'un pays de soleil » : le genre de fille qu'on n'oublie pas.

Sauf si on est comme Joseph. Lequel file ensuite à Alger la blanche, la mystérieuse, la citadine, la cancanière, la cul-bénit, la puante. Où il se lie d'amitié avec le virevoltant et entreprenant Maurice Delaunay, qui lui soutient que « dans la vie, il n'y a que deux sortes d'hommes : les locomotives et les wagons », et lui présente deux comédiennes. Sa compagne Christine, qui a fait une apparition dans *Pépé le Moko* et se bat pour les idées pacifistes, et Nelly, qui rit pour un rien, connaît tous les secrets de la ville et donne bien vite à Joseph des baisers d'amour...

On l'aura compris, il s'agit là d'un vrai roman romanesque, parfaitement mené et balancé, qu'on ne peut lâcher. L'écriture de Guenassia est toujours aussi fluide, aussi cristalline. L'écrivain aime ses personnages, les creuse, arrivant à chaque fois à leur donner de la profondeur. Il faut se dépêcher de suivre le destin mouvementé de Joseph, l'accompagner à Marseille, à Chamonix ou à Prague, ballotté par les mouvements de l'Histoire. AL F.

Jean-Michel Guenassia

La vie rêvée d'Ernesto G.

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 60 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS ; 544 P.

ISBN : 978-2-7152-3304-1

SORTIE : 23 AOÛT



30 AOÛT > RÉCIT France

L'œuvre au bleu

A chaque livre, **Christian Bobin** écrit plus personnel, plus juste, plus essentiel.



Christian Bobin est comme la glycine, l'une de ses fleurs de prédilection, où il voit « une sainte en extase ». Non pas qu'il se prenne pour un saint, trop humble pour cela. Il possède la foi du charbonnier, celle qui n'a pas besoin de se dire : « Je ne pense jamais à

Dieu quand j'entre dans une cathédrale », note Bobin. Dieu, pour lui, est partout. Dans la nature, la lumière, les couleurs. Le bleu, surtout. Des choses simples, parce que « le simple est inépuisable ».

De son « extravagance », en revanche, par rapport au monde prétendument « moderne », l'écrivain a parfaite conscience, qui avoue : « Vous savez, des fois je me demande si je suis normal. La réponse est non. » Et c'est tant mieux si la « normalité » réside dans le laid, le vulgaire, le superficiel, la violence ambiants. Prenant comme exemple les publicités diffusées à la télé, Bobin observe : « Nous devons être très malheureux pour engendrer de tels rêves compensatoires. »

Comme la glycine encore, Christian Bobin reflue chaque année, avec un livre aussi bref que dense,

inclassable qu'indispensable. Celui-ci, *L'homme-joie*, est une collection de quinze récits à la fois divers et cohérents. L'écrivain se plaît à y convoquer et à y évoquer quelques ombres chères, comme celle de son père, ou celle de « la plus que vive », la femme aimée il y a trente ans et qu'il avait célébrée dans un livre éponyme, en 1996. Cette fois, la famille de la disparue lui ayant redonné le « carnet bleu » où il écrivait pour elle, à la main, de courts textes, aphorismes, poèmes en prose, et qu'il lui avait envoyé en 1980, Bobin en reproduit quelques pages. Il y a aussi des textes lumineux sur la salle Soulages du musée Fabre à Montpellier, Glenn Gould interprétant Bach, Menuhin et Oistrakh en duo à la radio tandis que son père faisait la vaisselle.

Si le Christ est « le plus grand des poètes », il doit se servir de Christian Bobin comme de Son truchement. L'homme-joie, c'est lui, qui à la page 150 convoque « la seule preuve de l'existence de Dieu ». Le plus profond des mystères serait donc enfin résolu, simplement. J.-C. P.

Christian Bobin

L'homme-joie

L'ICONOCLASTE

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 184 P.

ISBN : 978-2-913366-45-9

SORTIE : 30 AOÛT



29 AOÛT > ESSAI France

Les mégères représentées

Olivia Resentera fait le portrait de quelques femmes assez fatales.



Olivia Resentera a sondé la littérature et le cinéma pour tirer quelques portraits de *Femmes admirables* et fatales par qui le drame arrive, autrement dit des mégères.

Ces mégères représentées, privoisées dans ces portraits acides comme des eaux-fortes, nous font traverser les époques, de Lady Macbeth à la Maureen Johnson Tarnopol dans *Ma vie d'homme* de Philip Roth. Le trait est précis, le propos inattendu et le style réjouissant. Un exemple ? Voici ce que l'auteure nous dit de Mme Fichini, la mère de Sophie, la petite fille qui a bien des malheurs chez la comtesse de Ségur. « Ce simple nom vaut mieux qu'un long discours. Impossible de ne pas retrousser les lèvres en le prononçant, comme si l'on goûtait un fruit trop acide. »

Sur ces 27 figures, les textes les plus longs sont consacrés à deux personnalités qui ne sont pas des fictions : Maria Schneider pour la scène de la « sodomie au beurre » dans *Dernier tango à Paris* et Ingrid Betancourt, l'ex-otage des Farc, qui a tendance à représenter la Colombie comme dans *Tintin et les Picaros*. Olivia Resentera n'est pas tendre avec l'auteure de *La rage au cœur* et de *Même le silence a une fin*, à qui

elle reproche de tresser ses propres louanges à longueur de livres avec des postures de sainte et de martyre. On voit bien où se cache le côté mégère, qui fut révélé par son ancienne amie, Clara Rojas, elle aussi détenue par les Farc. Mais pour Maria Schneider ? Olivia Resentera justifie sa présence aux côtés de la fiancée de Frankenstein ou de Cruella par une déclaration faite lors d'un festival. « Dans le scénario original du Tango, mon rôle devait être interprété par un garçon, ce qui évidemment change tout. Ils n'ont pas osé. » Assez vache en effet pour Brando et Bertolucci.

Avec humour et finesse, Olivia Resentera renverse l'image trop conventionnelle de la femme dans la fiction. Elle montre que, lorsqu'elles sont garces, ces femmes vont souvent beaucoup plus loin que les hommes, en les entraînant même quelquefois du côté de l'enfer. Voilà en tout cas, dans la collection « Perspectives critiques » dirigée par l'anticonformiste Roland Jaccard, une jubilaire promenade féminine dans l'imaginaire littéraire et cinématographique.

L. L.

Olivia Resentera

Des femmes admirables. Portraits acides

PUF, « PERSPECTIVES CRITIQUES »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-13-060645-1

SORTIE : 29 AOÛT



16 AOÛT > ESSAI Allemagne

Qu'est-ce qu'un lecteur ?



Sans lecteurs, pas de textes, pas de livres, donc pas de rentrée littéraire. Dans ce discours inaugural prononcé à l'université de Constance en 1969, Wolfgang Iser (1926-2007) vient nous rappeler quelques évidences que nous

aurions tendance à oublier face à la prolifération textuelle. Ce grand professeur de littérature comparée fut l'un des représentants de cette école allemande dite de Constance qui a entrepris, dans les années 1970, de définir les théories de la réception des textes et de la lecture.

Dans *L'appel du texte*, il replace la lecture au centre du dispositif. Pour lui, seule la lecture permet l'actualisation d'un texte. Elle le sort de sa léthargie, elle lui donne vie, elle l'inscrit dans le temps. A partir d'exemples puisés chez Dickens, Fielding, Thackeray, Joyce ou Beckett, Wolfgang Iser explore le mystère du texte.



Wolfgang Iser

Il nous montre non seulement qu'il n'est pas réductible à son histoire, mais que ce sont ses vides qui permettent au lecteur de s'y installer en faisant appel à son imaginaire personnel. C'est cette oscillation entre réalité extérieure et expérience qui produit la magie de lire.

« Le texte littéraire ne peut se réduire complètement à la réalité objective du "monde vécu", pas plus qu'aux connaissances pratiques du lecteur. » Tout comme le lecteur est interpellé par le texte, l'auteur interpelle le lecteur. En quelques pages denses, précises et justes, Wolfgang Iser vient nous redire l'essentiel. Avec une conclusion qui ne peut que susciter une approbation générale. « Les textes de fiction sont en avance sur notre expérience de la vie. » Enfin, les bons...

LAURENT LEMIRE

Wolfgang Iser

L'appel du texte

ALLIA

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR VINCENT PLATINI

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 6,20 EUROS ; 64 P.

ISBN : 978-2-84485-575-6

SORTIE : 16 AOÛT



22 AOÛT > PHILOSOPHIE France

L'heureux savoir

Dans son autobiographie, **Robert Misrahi** revient sur sa philosophie du bonheur.



En 1934, Myriam Adéval est internée dans un hôpital psychiatrique près de Paris. Robert Misrahi n'a que 7 ans, et Myriam est sa mère. « *C'est ma mère qui fut pour moi l'absence même, l'absence pour ainsi dire viscérale et ontologique.* » Ce

vide, le philosophe ne l'a jamais vraiment comblé. Le pouvait-il d'ailleurs ? Cela ne l'a pas dissuadé de se construire et de se chercher au travers d'une pensée du bonheur sur laquelle il revient à 85 ans.

Grand spécialiste de Spinoza, Robert Misrahi n'avait pas songé à se raconter. C'est Michel Onfray qui lui a suggéré de se dire pour mieux montrer sa philosophie, « *une vision positive du monde et de l'éthique* » qu'il a construite à partir de l'idée de liberté selon Sartre. Sartre sera sa grande rencontre, sa grande déception aussi après les positions de l'écrivain sur le communisme ou sur le terrorisme palestinien dans les années 1970. L'amitié restera forte tout de même. Au moins

dans son souvenir. « *Durant l'Occupation, notamment dans l'automne et l'hiver 1943, Sartre m'avait vu parfois portant l'étoile.* » Cette étoile jaune, il la découd, devient juif, laïc, athée et, grâce à Sartre, prépare l'agrégation de philosophie.

Misrahi se souvient des *Temps modernes*, la revue où il publia plusieurs articles sur les Juifs et l'antisémitisme. Il se rappelle aussi des débats intellectuels de cette époque où il fallait choisir entre Marx et Heidegger. Il revoit Jean-Toussaint Desanti, la pipe à la bouche et les idées bien arêtées, ou François Châtelet, avec ses airs de Beethoven dirigeant sa grande symphonie marxisante.

Misrahi se sent un peu loin de tout cela. « *Que faire de sa vie, dès lors qu'on est assuré que Dieu n'existe pas et que les religions sont des fantasmes commodes ?* » Il trouve la réponse dans le bonheur. Il ne veut pas être un Juif philosophe comme Levinas, mais un philosophe juif comme Albert Memmi.

Il manquait à Sartre une éthique à sa philosophie de la liberté. Misrahi la trouvera chez Spinoza. Commence alors le travail. Les cours de Gaston Bachelard et de Vladimir Jankélévitch, qui diri-

gea sa thèse, *Lumière, commencement, liberté* (Plon, 1969, Points, 1996), qu'il poursuivra avec les trois volumes de son *Traité du bonheur* (Seuil, 1981, Points, 1985, et Puf, 1987).

Ce bonheur, que Robert Misrahi nous montre dans le déploiement de sa vie qui accompagne le déploiement de sa pensée, passe par sa femme Colette, psychanalyste, morte en 2009, et son « *amour tout autre* » pour Soledad. *La nacre et le rocher* nous replonge dans l'atmosphère intellectuelle du temps où Sartre exerçait un magistère intellectuel suprême. Il permet aussi de comprendre l'élaboration d'une œuvre originale.

« *Vous, vous avez des choses à dire* », lui avait lancé l'auteur des *Mots*. Et Robert Misrahi rétorque : « *Je pense être le seul philosophe aujourd'hui qui ait tenté de construire une doctrine à partir de la pensée de Sartre.* » Une belle manière de boucler la boucle. L. L.

Robert Misrahi

La nacre et le rocher.
Une autobiographie philosophique

ENCRE MARINE

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-35088-058-7

SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT > BD Belgique

Au nord, c'était les corons

Délaissant ses séries jeunesse, **Sergio Salma** livre un récit personnel sur les mineurs italiens de Wallonie.



De Sergio Salma, on connaît les séries jeunesse *Mademoiselle Louise*, *Jojo* (Dupuis, avec André Geerts) et surtout *Nathalie* (Casterman), ou encore la pochade *Animal lecteur* (Dupuis). Mais, s'inspirant de son enfance à Fontaine-l'Évêque, près

de Charleroi, l'auteur belge d'origine italienne a réalisé dès 1989 dans le magazine (*A suivre*) des histoires courtes plus personnelles sur la vie d'un fils d'immigré. Quelques pages dans *Tintin reporter* ont aussi donné alors un avant-goût de ce *Marcinelle 1956*, fiction aux fondements historiques qui s'impose aujourd'hui comme son ouvrage le plus ambitieux.

S'accrochant à la figure d'un mineur italien atypique par sa volonté de rompre avec la nostalgie du pays pour se projeter dans un avenir en Belgique, Sergio Salma poursuit un projet triple. Il ravive le souvenir du plus grave accident qu'ait connu le bassin houiller wallon (262 morts) avec l'incendie, le 8 août 1956 à Marcinelle, de la mine du bois du Cazier, la plus importante de Belgique, fermée en 1967 et tout juste inscrite, le 1^{er} juillet, avec trois autres, au



SERGIO SALMA/CASTERMAN

patrimoine mondial de l'Unesco. Surtout, il fait revivre le travail harassant, répétitif et dangereux des mineurs, et plus encore la vie de ces immigrés recrutés après-guerre dans les campagnes misérables de la péninsule italienne pour relancer la machine économique belge.

La plupart ne rêvent que de retrouver le soleil du pays. Pietro Bellofiore, lui, entend tourner la page, allant jusqu'à frayer, dans l'hostilité de sa communauté, avec une jeune Wallonne. Pointant

par son découpage et ses dessins souvent muets la pesanteur des habitudes, Sergio Salma livre la chronique sensible d'un déchirement entre un pays qui n'a plus voulu de ses travailleurs, et un autre qui ne se donne pas aisément. FABRICE PIAULT

Sergio Salma

Marcinelle 1956

CASTERMAN,
« ECRITURES »

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 264 P.

ISBN : 978-2-203-02225-6

SORTIE : 29 AOÛT

